



## **PARTIE NON OFFICIELLE**

## INAUGURATION DU TUNNEL DES ALPES

Le 17 septembre a eu lieu l'inauguration de l'ouvrage gigantesque qui supprime les Alpes. A cette heure et demie, le train emmenait les invités français à la gare de Bardonecchia, côté italien. Une vaste tente était dressée sur le plateau formé des déblais du tunnel ; c'est là que le tableau du banquet était dressé.

M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères d'Italie, a été le premier, poète la parole. Il s'est exprimé en français et a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, ma première parole doit être une parole d'encouragement pour les honnêtes émigrants qui, de tous les pays, ont bien voulu honorer de leur présence l'inauguration que nous célébrons aujourd'hui. Le présent du Mont-Ceuléa sera une œuvre à tout jamais mémorable. Les communications étant rendues plus faciles, les rapports deviendront plus étroits entre l'Italie et la France! Vive la France! » (Applaudissements répétés et nombreux cris de: « Vive la France! »)

M. Victor Lefranc, notre ministre de l'agriculture et du commerce, s'est levé ce matin et a prononcé le très remarquable discours que voici :

« Messieurs, je regrette d'être encore pour aujourd'hui lui le seul représentant du gouvernement français, et le premier pour répondre au ministre de droit d'Italie. Mais quelque honnête que je sois, ce cri unanime de vive la France, en touchant mon cœur, rebondit sur toute la Chambre ; et, dans ce moment, si on m'entenda, grâce à une de ces communications mystérieuses plus rapides encore que celles dont nous célébrons la création, toutes les personnes voulant répondre par le cri fraternel de : Vive la France ! seraient à l'avis.

« Demain un autre vous sera au nom de la politique qui devise quelquefois, mais qui unit aussi, ce que je vous dis aujourd'hui au nom du commerce, qui peut bien susciter des concurrences, mais qui rappelle toujours les intérêts. (Très bien !)

vire dire que tout ce qui peut le soutenir dans le progrès a couru au succès de cette grande œuvre que nous célébrons... tout Pardonnes à un vieux travail des longs travail, s'il vous plaît, pour ses succès multiples et variés, mais aussi pour ses erreurs et ses défauts, pour appeler la victoire du génie de l'homme sur la nature, ou, pour être plus juste envers Dieu lui-même, la loyale intelligence et la fidèle application des forces qu'il a livrées à notre volonté libre? (Bravo!) C'est en huit qu'il faut chercher d'autre source de cette grande inspiration; car c'est de là que viennent les idées et les moyens de la conquête, la science qui cultive la volonté qui exécute. (Bravo, bien!)

—*La passion de l'œuvre.* Il est pas mal que de vos rois, et le roi son père, soit un peu de tout.

Elle a hérité, j'aime à le dire; et il a été à un ministre de la République française de le rappeler. L'instinct de l'œuvre, il est né aussi dans les rangs du peuple, habitué à sentir comme ses rois. On m'a appris qu'un simple habitant de ces montagnes, Médali, ayant deviné la place que devait occuper cette grande idée.

À côté de l'instinct est venue la science. Je devrais dire bien des noms; j'en citerai deux d'abord : Maus et Colladon, la Belgique et la Suisse. Revenant à l'Italie, je nommerai cet illustre trio de compagnons de科学 et de travail dont le premier, hélas! n'est plus là; son corps a trouvé le repos sous cette terre qui l'a ramené. Son âme repose sans peur près de cette source vive d'où était venue l'inspiration. (Applaudissements.)

« A côté de lui, Grandjean qui est là, et Gratoine, que je nomme le dernier, parce que je le vois et à raison de l'émotion qui déroule, que je partage, et qui me fait échapper à l'oubli de la mort de Paul, il a été l'un des derniers à emporter de l'ouvrage. — Très bien ! très bien ! »

« Au nom de la politique et de la science, je nomme Palaeopappa, à qui nous délivrons demande une sainte, qui défend Venise et servira le Poème ; Ménétrier—on est plus bref quand on parle des servitaires et des présidents ! — et puis un autre qui vous nommez tout et qui est à peine honsoin de nommer parce qu'il ruste trop à adoucir en lui, truit à penser... Cavaillon. (Emotion.) Il fit mon ami, c'est en cequel presque teméraire à moi le dire. C'est lui qui a provoqué

les grandes forces de l'industrie privée à concourir à l'œuvre coloniale que nous inaugurerons.

« Il fut en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le génie de la volonté. C'est par lui que s'est formée cette Compagnie qui a préparé le percement du tunnel du Mont-Blanc, qui a édifié la flotte de l'Indochine, qui a fondé la compagnie des Trains-Eviannais. Grâce à ces préparations, le jour où la poche des tristifications s'est ouverte au cœur de la montagne, tout était prêt. Nous sommes unis, nous le vrai. Quand le génie domine et connaît les hommes, les masses, il crée souvent la lutte, la guerre. Quand il dompte et maîtrise la nature, au contraire, presque toujours il crée la paix et la concorde. Réussisse donc aux hommes et leurs peuples qui utilisent ainsi leurs forces. Ils peuvent alors, ces conducteurs de la nature, être des conducteurs d'hommes, sans devenir leurs destructeurs. (Bravos.)

« Oui, messieurs, c'est une chose rare que ce grand résultat. Le résultat du porcement des Alpes est plus grand que le projet ; le fruit est plus beau que la fleur ; il est plus grand que l'artifice ! Cœurs qui pensaient n'avoir que deux provinces unissantes par l'échange d'abord, l'échange qui est le commencement des relations ; par l'amitié ensuite, l'amitié qui en est le couronnement. (Nouveaux applaudissements.)

« Volla donc à travers les Alpes, vaille ces deux grands orients unis : l'orient de l'Italie, c'est-à-dire de la nature et des arts ; et l'orient de la France, qui, malgré ses malheurs et ses douleurs, malgré ses fautes — il faut avoir le malice-courrage et la fière modestie du dire — est encore l'orient de la civilisation et de la liberté nouvelles. (Très bien !)

« Ces deux soleils peuvent se regarder à travers cette grande trouée : en se regardant, ils se reconnaîtront ; en se reconnaissant,

« Vivent l'Italie et la France unies ! (Bravos, applaudissements, cri de : Vive la France !) »

M. Amblard, directeur général des chemins de fer de la Haute-Italie. Déposé entre les mains de M. Victor Lefranc, au nom de la

italiane, deposita entre les mains de M. le Vice-ministre des Finances, pour la Compagnie, une médaille d'honneur, en le priant de la transmettre au conseil des ministres du gouvernement français, à titre de remerciement pour le concours financier que la France a apporté à l'œuvre. Le ministre répond :

Je l'accepte, et vous me permettrez sur cette modaille de disposer encore un souvenir, le souvenir de celui qui, le premier, a passé en France des relations pour recueillir les capitaux nécessaires à l'entreprise ; de celui qui m'a appris à l'heureuse époque cette presciente parole : « Les statuts de la compagnie Vier-Baudouin ! ». Ensuite, je ferai venir de l'Afrique ..., de où ce qu'il n'est plus, mais dont le nom largi vibrer ici toutes les cours !... Alexandre Bixio. (Très bien ! très bien !)

Le résultat de ce sondage (milieu avec reconnaissance et 949 personnes) est apparu

M. Corseille, conseiller fédéral suisse, préposés aux finances :  
« La Suisse n'a pas pris part directement à l'événement que nous célébrons aujourd'hui. Son gouvernement et ses citoyens s'identifient à une grande intégration avec la sympathie, la paix franche et la plus complète; aussi, au nom du peuple suisse, j'apporte ici le tribut de tous nos félicitations. Ce n'est pas seulement au point de vue des intérêts et de l'amitié que la Suisse voit dans le percement de la solution de questions nouvelles qu'elle applaudit ce grand événement, c'est encore parce que tout peuple, qui est un peuple neutre et qui veut rester neutre, qui ne s'intéresse pas aux luttes sanglantes, s'intéresse toujours aux luttes pacifiques. Le 17 septembre est une victoire pour les deux intérêts peuvent évidemment être considérée comme une victoire pour l'Europe. Je suis convaincu que de nos montagnes nous envoyons nos meilleures félicitations à Grattion, à Grandis, et à tous leurs collègues. Des événements avantageux ont dit que dans les races qui occupent l'Europe il y en avait une qui dépasserait, la race latine. Nous voulons, quant à nous, qu'aucune race ne hérite le sceptre de l'humanité, et à ceux qui soutiendraient encore une pareille thèse, nous disons : Regardez-nous et le Mont-Cenis ! Je bous aux travailleurs de l'esprit et de la matière qui ont réalisé cette grande œuvre ! »

Après cette allocution, MM. Sella, ministre des finances d'Italie, le marquis de Rora, président de la compagnie de la Haute-Italie, Amalari, directeur général, de Lessups, Grattoi, prennent successivement la parole et portent des tracts en l'honneur de la France, de l'Italie et de l'œuvre grardaise du percement des Alpes.

Le lendemain, 18 septembre, un second banquet a eu lieu à Turin. M. le comte Rignan, syndic de l'ancienne capitale de Piémont, a commencé la séance des discours en portant le toast suivant à la santé du roi Victor-Emmanuel :

Messieurs, représentants de la ville de Turin, je sono le devoué et j'ai le vœu résistant d'exprimer ma reconnaissances à tous les illustres compagnons qui sont rassemblés ici ; c'est à juste titre que leur voix et leurs accents avec compréhension pour célébrer un des plus grands événements du siècle ; mais vous avez été arrêtés aujourd'hui dans cette ville pour assister aux fêtes qui avaient été préparées, c'est de vous faire part la plus grande des politesses et une preuve de sympathie pour la ville de Turin et Turin, avec la plus grande émotion, vous en remercier. Messieurs, j'honore de vous proposer un toast que vous agréerez tous. Je vous propose de boire à la santé du roi.

M. de Rémy, notre ministre des affaires étrangères, s'est levé ensuite. Son discours était attendu avec impatience, et c'est au milieu du plus profond silence qu'il s'est exprimé ainsi :

#### **a. Messieurs,**

« Permettez-moi de raconter aux paroles que vous venez d'entendre. Je regrette de ne pouvoir parler la langue harmonieuse et douce dans laquelle elles ont été prononcées.

« J'aurais voulu répéter le mot que Dame appelle caractérisant de votre langage ; mais je n'ai tous les sentiments qu'il pourrait exprimer (Beau) ; mais je vous dirai du moins les sentiments de la France. Elle se rappelle que nos deux langues sont issues d'une langue commune, celle de nos ancêtres ; que nous sommes les descendants de la même race, la race latine, et que nous sommes fait pour nous entendre. (Applaudissements.)

« Quel moment seraît mieux choisi pour parler des sentiments

d'autant que deux personnes se rapprochent? Une grande œuvre vient de naître et d'assurer cette union. Quand un grand roi de notre pays a dit au triomphal de sa politique : « Il n'y a plus de pyramides », était-il pas évident que l'empereur de notre temps, au contraire, dirait : « Il n'y a plus de barbares ». Mais le grand mérite de cette œuvre est qu'il ne peut mourir à la guerre ; elle est en route de paix ; la guerre la terminera à l'instant. Puisse-t-elle rester à jamais ouverte !

« J'aime à vous répéter ces sentiments en présence de ces nobles représentants du Tunis, de cette ville qui a été le berceau et le rempart de la liberté de l'Italie. Permettez-moi que je m'associe au tout que vous venez de faire, et que je vous prie de croire, monsieur le Président de la République française, un tout à la mesure du ce prince (Bravo !) guerrier et libéral, fidèle à son peuple, fidèle à sa cause, et qui a voulu illustrer son règne par deux grandes choses, par les deux plus grands biens du peuple : l'indépendance nationale et la liberté publique. » (Doulce salve d'applaudissements.)

M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères d'Italie, a répliqué par l'allocution suivante :

« Je devrais être gêné, l'honneur d'Italie éminente auquel je réponds, si j'avais voulu témoigner de ses sympathies austéries pour l'Italie, en huanvant à la sainte du roi et à la prospérité de notre pays ; je suis heureux de cette nouvelle occasion qui s'offre à nous aujourd'hui pour lui exprimer notre satisfaction de voir s'augmenter par cette grande œuvre du percement des Alpes, qui sera utile à l'humanité tout entière, nos rapports communs et de toute nature avec la France. Je propose d'ouvrir à la santé de M. le Président de la République française et de ses ministres, à l'amitié des deux pays et à cette bonne entente entre les nations dont l'accord est une garantie du progrès et de la prospérité générale. »

M. Weidelen, chargé d'affaires de Prusse :

« En présence du spectacle grandiosus qui se développe devant nous, j'éprouve le besoin, moi qui ai l'honneur et la bonne fortune de représenter momentanément un des gouvernements qui sont venus assister à l'inauguration du Mont Cenis, d'adresser des félicitations aux autres qui se rendent à l'ouvrage qui devient de nos jours à la France et à l'Angleterre, la lessiveuse du respect. C'est une journée d'enthousiasme, mais l'œuvre n'est pas finie ; de grands travaux attendent encore ; les débouchés actuels ne suffisent suffisent au futur succès qui immédiatement apparaît sur l'horizon. Ensuite, le Mont Cenis est le début d'une ère nouvelle de relations plus étendues et plus cordiales de l'Italie avec les autres nations. »

« J'exprime ma reconnaissance à Turin qui reprend pour un jour sans caprice, puisqu'il contient dans son sein les galeries et les célébrées du pays. Paris est également être le signal de l'ouverture de l'Europe. Les débouchés dépendent en effet de ce que l'on fait ici ; c'est sur ses fonds qu'est germe et que sont édifiées les idées qui ont améngé de nouvelles destinées pour le pays. »

Mentionnons, pour terminer, des allocutions sur l'honneur des conséquences économiques du Mont Cenis pour la ville de Turin, successivement prononcées par le président de la Chambre des députés, par M. Perruzzi, syndic de Florence, par le président du Sénat, etc.

Comme complément de ces détails, nous empiétons le passage suivant à une lettre publiée par le *Journal de Lyon* :

« Aujourd'hui, le 28 dans la journée, notre ministre du commerce, M. Victor Lefranc, venu ici pour l'inauguration du Mont Cenis, s'est rendu au palais royal, pour s'assurer que le roi Victor-Emmanuel, lui répondit que le roi était l'incroyable, on insistait pour le contenter des sceptiques généraux. Cetui-ci ne souffrit pas qu'il se contentât d'un simple tête-bêche. Il lui répondit : « Le roi est donc, lui aussi, il est vrai attendu. »

« Comment refusa-t-il ? M. Victor Lefranc entra : le roi s'avanza et lui serrà la main. « Il va, dit-il, en ce moment des musées entre la France et l'Italie ; il faut que ces musées disparaissent. La France et l'Italie sont des nations soeurs ; il faut qu'elles vivent en paix et accord, sur un accord fraternel. Toute douce sagesse, elles doivent être alliées envers et contre tous. »

« Au grand banquet donné au Palais Carignan, M. de Bignon, passa à table avec nous, et ce que le roi voulut de dire à son collègue, M. Victor Lefranc. Son discours a été la parfaite élégance des paroles que nous venions de l'apprécier. Il a soullevé une tempête d'applaudissements en disant que la France était heureuse d'avoir contribué à donner à l'Italie l'indépendance nationale et la liberté. »

(Extrait du *Courrier de ses Provinces*)

#### On lit dans la *Liberté de Bruxelles* :

Einsi néanç, au Mont-Cenis, le problème du percement des grandes chaînes de montagnes, avec une dépense de 4 millions par kilomètre et une difficulté égale d'un kilomètre sur un an et demi, par chantier d'atlas, soit de vingt kilomètres, et qui, au bout de deux ans, s'avancent à chaque étape, et immobili l'encontre l'un de l'autre, on arrive à la possibilité pratique et industriellement d'entreprendre le percement de feu de Paris à Pékin par pied ferme, et de faire une ligne de pied ferme, car le détroit de Constantinople, ayant environ que 900 mètres de largeur, serait également franchi par un point maritime en arrière fonds, d'une seule travée, sans pôles intermédiaires, puisqu'il est question de traverser le port de Messing par un pont metallic de quatre travées de mille mètres chacune.

Ainsi, avec les 45 millions de percement des Alpes, et 35 millions pour le tunnel des Pyrénées, dans la Turquie d'Europe, on arrive de Paris à Constantinople. — Dès là, en traversant le mont Taurois, dans la Turquie d'Asie, on entre dans la vallée de l'Euphrate, ou touche à Babylone et on aboutit au golfe Persique ; mettons encore 40 millions pour ce dernier souterrain. — Des bouches de l'Euphrate à l'Inde, on survient les eaux marines, comme le démontre le plan de construction de Perpignan à Rome par le littoral de la Méditerranée.

De l'Inde à la vallée du Gange, qui passe par Calcutta, il y aurait encore 20 millions de percement pour un tunnel. — Enfin, on aboutit enfin aux débouchés du Gange qui entoure à l'est les mers Hydryas, dans la direction de Naskin, il ne restera que quatre grands souterrains, de 20 millions chaque, pour cutter dans

la vallée du fleuve Bleu, qui baigne Naskin. Entre cette ancienne métropole de l'empire chinois et le fleuve intercontinental pourrait suivre sans avoir à dépasser les moutaines montagnes. Total 220 millions.

J'aurais pu au commencement évidemment ce chiffre, puisque les invasions économiques essayées au Mont-Cenis vont se perfectionner, et qu'en outre on n'aura pas toujours du granit et du quartz à pulvériser, ce qui était la base des deux calculateurs. Mais ces deux calculateurs 200 millions de dépenses pour supprimer les chaînes de montagnes entre Paris et Pékin, y aurait-il de quoi décourager le finaliste social et humanitaire du siècle qui, pour conjurer le plus terrible des fléaux, celui de la famine, l'ouest n'a pas, comme celui de la guerre, le prestige d'une race à soutenir ni d'un intérêt à défendre. Ah ! que de milliards de francs enfouis dans les guerres, et qui n'ont même pas rapporté au monde le moindre intérêt de curiosité qui s'attache aux pyramides d'Egypte !

#### LA VENUS DE MILO

Tous les membres de l'Académie des Beaux-Arts ont reçu dernièrement une invitation dont voici la copie :

INSTITUT DE FRANCE.  
Académie des Beaux-Arts.

Paris, 25 juillet 1871.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que vos portes aller valoir à l'entrée de Milo, comme à l'entrée de l'Académie de la rue Maréchal et les antiquités assyriennes, samedi 29 juillet, de 18 h. à 21 h.

De 1 h. à 3 h., M. Ravassan, conservateur des antiquités, sera présent.

Je vous salut avec respect,

PINGARE.

Ainsi donc, le samedi 29, la Vénus de Milo restait chez elle et recevait la fleur de ses amis.

Nos grands artistes lui ont fait l'honneur à une resuscitation, car elle revint de loin, la pauvre grande déesse, et si elle n'a pas franchi l'onde, notre, le frêne tumultueux du Siège bruit encore à ses oreilles.

Un mortel plus heureux que sage l'avait mis en sûreté, croyait-il, dans les caves de la préfecture de police. Cette précaution inutile datait du premier siège de Paris ; on se hâta de construire ainsi la partie de nos musées à la rapide pression. Comme les Prussiens n'avaient pas des procédés infallibles pour la faire donner ce qu'ils veulent ! Suppossez que l'empereur Guillaume ait préféré l'art à l'argent, il n'aurait eu qu'à dicter un arrêté ainsi conçu : la Vénus de Milo soit envoyée au musée de Berlin. Et l'on est écrit cet arrêté dans la tribune de Francfort où il sera tiré tant il aura, jusqu'à verser une lame de pluie !

L'intention du caïcier fut pâle et le cœur de la cachette lassé. La prévoyance la plus déliématrice indiquait un incursion après la guerre. Les instructions à Paris sont toutes entreprises de coupe à domi par les ambitieux et les coquins ; or, si l'objectif des ambitieux est l'Hôtel-de-Ville, celui des assassins et des voleurs est la préfecture de police. La préfecture de police est un des monuments que la Commune a le plus furieusement andantis ; on lui a prodiguer le pétrole. Sans une couche épaisse de papier qui protège les sous-sols, nous n'aurions retrouvé qu'un peu de charbon à la place du pétrole par chef-d'œuvre de la statuaire antique. Les parois sincères et fortes (il en reste bien deux ou trois parmi nous) peuvent écrier miracule et dire que la déesse a protégé sa belle image.

La statue n'a souffrir que de l'humidité ; l'atmosphère des caves a détruit le plâtre qui cimentait les pièces. Carré elle est faite de trois morceaux soigneusement ajustés par l'artiste lui-même avant toute restauration. Les deux grands blocs de Paris ou elle fut taillée sont réunis à la hauteur des hanches par une ligne presque horizontale. Au-dessus de cette ligne, dans la région du dos, il y a eu de tout temps une pièce rapportée. Les deux blocs principaux sont maintenant ensemble par deux goussets de fer enclavés à l'intérieur ; la dilatation du métal a provoqué depuis plusieurs siècles un cétement de mufle à droite et à gauche.

Quelques journées de travail avec une poignée de plâtre remettent les choses en état et réparent les dégâts insignifiants que l'humidité a produits ; une paillote de co bo marin n'est atteinte. Mais M. Ravassan, l'éminent conservateur des antiquités, a suivi à l'assaut l'idée d'une restitution (je n'ai pas dit d'une restauration) qui modifieira un peu le mouvement de la figure et détournera peut-être d'abord l'adoration publique.

La Vénus de Milo, telle qu'on l'a toujours vue au Louvre, est dans un équilibre normal. Une propension particulière absente du creux de la gorge sur la jambe qui porte tomberait sur la pointe du pied droit, tandis que la règle de l'art grec, conforme aux lois de la nature, veut qu'elle tombe sur la maléfice. — Ce qu'il a à dérégler dans la pose de la figure ne choque personne à Paris, tant s'en faut ; d'abord, nous y sommes accoutumés ; ensuite, ce petit air perché, ce tour de hanche, ce mouvement en dehors est dans le goût français et dans l'esprit de tous nos arts. La raideur nous déplaît chez les dieux comme chez les hommes, aussi bien dans les statues que dans les caricatures. Il est donc naturel que les conservateurs du Louvre, lorsqu'ils ont rassemblé les fragments qui composent la Vénus de Milo, aient préféré la pose agréable à la pose rectiligne, sévère, classique. Ils avaient presque carte blanche, grâce aux réparations d'une plâtre très fruste qui permet de pencher la figure ou de la mettre debout. Soulement, comme l'artiste grec avait fait sa statue droite, selon les principes de l'art grec, ceux qui l'ont française, c'est-à-dire incise, ont dû faire une petite violence au

